

selle... Allons, partons... Votre servante, messieurs.»

Et madame Séraphin, après avoir salué le greffier et son commis, descendit avec la Goualeuse.

Un gardien les suivait, chargé de faire ouvrir les portes.

La dernière venait de se refermer sur les deux femmes, et elles se trouvaient sous le vaste porche qui donne sur la rue du Faubourg-Saint-Denis, lorsqu'elles se rencontrèrent avec une jeune fille qui venait sans doute visiter quelque prisonnière.

C'était Rigolette... Rigolette toujours leste et coquette. Un petit bonnet très-simple, mais bien frais et orné de faveurs cerises qui accompagnaient à merveille ses bandeaux de cheveux noirs, encadrait son joli minois; un col bien blanc se rabattait sur son long tartan brun. Elle portait au bras un cabas de paille; grâce à sa démarche de chatte attentive et proprette, ses brodequins à semelles épaisses étaient d'une propreté miraculeuse, quoiqu'elle vint, hélas! de bien loin, la pauvre enfant.

« Rigolette! » s'écria Fleur-de-Marie en reconnaissant son ancienne compagne de prison (1) et de promenades champêtres.

« La Goualeuse! » dit à son tour la grisette.

Et les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Rien de plus enchanteur que le contraste de ces deux enfants de seize ans, tendrement embrassées, toutes deux si charmantes, et pourtant si différentes de physionomie et de beauté.

L'une blonde, aux grands yeux bleus mélancoliques, au profil d'une angélique pureté idéale un peu pâli, un peu attristé, un peu spiritualisé de ces adorables paysannes de Greuze; d'un coloris si frais et si transparent... mélange ineffable de rêverie, de candeur et de grâce...

L'autre, brune piquante, aux joues rondes et vermeilles, aux jolis yeux noirs, au rire ingénu, à la mine éveillée, type ravissant de jeunesse, d'insouciance et de gaieté, exemple rare et touchant du bonheur dans l'indigence, de l'honnêteté dans l'abandon, et de la joie dans le travail.

Après l'échange de leurs naïves caresses, les deux jeunes filles se regardèrent...

Rigolette était radieuse de cette rencontre... Fleur-de-Marie confuse...

La vue de son amie lui rappelait le peu de jours

(1) Le lecteur se souvient peut-être que dans le récit de ses premières années qu'elle a fait à Rodolphe lors de son entretien avec lui chez l'ogresse, la Goualeuse lui avait parlé de Rigolette, qui, enfant vagabond comme elle, avait été enfermée jusqu'à seize ans dans une maison de détention.

de bonheur calme qui avaient précédé sa dégradation première.

« C'est toi... quel bonheur!... disait la grisette.

— Mon Dieu, oui, quelle douce surprise!... il y a longtemps que nous ne nous sommes vues!... répondit la Goualeuse.

— Ah! maintenant je ne m'étonne plus de ne t'avoir plus rencontrée depuis six mois.... reprit Rigolette en remarquant les vêtements rustiques de la Goualeuse, tu habites donc la campagne?...

— Oui... depuis quelque temps, dit Fleur-de-Marie en baissant les yeux.

— Et tu viens, comme moi, voir quelqu'un en prison?

— Oui... je viens... je viens de voir quelqu'un, dit Fleur-de-Marie en balbutiant et en rougissant de honte.

— Et tu t'en retournes chez toi? loin de Paris sans doute? chère petite Goualeuse... toujours bonne, je te reconnais bien là... Te rappelles-tu cette pauvre femme en couches à qui tu avais donné ton matelas, du linge, et le peu d'argent qui te restait, et que nous allions dépenser à la campagne?... car alors tu étais déjà folle de la campagne, toi... mademoiselle la villageoise...

— Et toi, tu ne l'aimais pas beaucoup, Rigolette. Étais-tu complaisante! c'est pour moi que tu y venais pourtant.

— Et pour moi aussi... car toi qui étais toujours un peu sérieuse, tu devenais si contente, si gaie, si folle une fois au milieu des champs ou des bois... que rien que de t'y voir... c'était pour moi un plaisir... Mais laisse-moi donc encore te regarder! Comme ce joli bonnet rond te va bien! es-tu gentille ainsi! Décidément... c'était ta vocation de porter un bonnet de paysanne, comme la mienne de porter un bonnet de grisette... Te voilà selon ton goût, tu dois être contente... ça ne m'étonne pas... Quand je ne t'ai plus vue, je me suis dit: Cette bonne petite Goualeuse n'est pas faite pour Paris, c'est une vraie fleur des bois, comme dit la chanson, et ces fleurs-là ne vivent pas dans la capitale, l'air n'y est pas bon pour elles... Aussi la Goualeuse se sera mise en place chez de braves gens à la campagne: c'est ce que tu as fait, n'est-ce pas?

— Oui..., dit Fleur-de-Marie en rougissant.

— Seulement... j'ai un reproche à te faire...

— A moi?

— Tu aurais dû me prévenir... on ne se quitte pas ainsi du jour au lendemain... ou du moins sans donner de ses nouvelles.

— Je... j'ai quitté Paris... si vite, dit Fleur-de-Marie de plus en plus confuse, que je n'ai pas pu...

— Oh ! je ne t'en veux pas ; je suis trop contente de te revoir... Au fait, tu as eu bien raison de quitter Paris, va, c'est si difficile d'y vivre tranquille, sans compter qu'une pauvre fille isolée comme nous sommes peut tourner à mal sans le vouloir... Quand on n'a personne pour vous conseiller... on a si peu de défense... les hommes vous font toujours de si belles promesses ! et puis, dame, quelquefois la misère est si dure... Tiens, te souviens-tu de la petite Julie qui était si gentille ? et de Rosine, la blonde aux yeux noirs ?

— Oui... je m'en souviens.

— Eh bien ! ma pauvre Goualeuse, elles ont été trompées toutes les deux, puis abandonnées, et enfin de malheurs en malheurs, elles en sont tombées à être de ces vilaines femmes que l'on renferme ici...

— Ah ! mon Dieu ! » s'écria Fleur-de-Marie qui baissa la tête et devint pourpre.

Rigolette, se trompant sur le sens de l'exclamation de son amie, reprit :

« Elles sont coupables, méprisables... même, si tu veux, je ne dis pas ; mais, vois-tu, ma bonne Goualeuse, parce que nous avons eu le bonheur de rester honnêtes, toi parce que tu as été vivre à la campagne auprès de braves paysans, moi parce que je n'avais pas de temps à perdre avec les amoureux... que je leur préférerais mes oiseaux, et que je mettais tout mon plaisir à avoir, grâce à mon travail, un petit ménage bien gentil, il ne faut pas être trop sévères pour les autres... Mon Dieu, qui sait si l'occasion, la tromperie, la misère, n'ont pas été pour beaucoup dans la mauvaise conduite de Rosine et de Julie... et si à leur place nous n'aurions pas fait comme elles !

— Oh ! dit amèrement Fleur-de-Marie, je ne les accuse pas... je les plains...

— Allons, allons, nous sommes pressées, ma chère demoiselle, dit madame Séraphin en offrant son bras à sa victime avec impatience.

— Madame, donnez-nous encore quelques moments, il y a si longtemps que je n'ai vu ma pauvre Goualeuse, dit Rigolette.

— C'est qu'il est tard, mesdemoiselles, déjà trois heures, et nous avons une longue course à faire, » répondit madame Séraphin fort contrariée de cette rencontre ; puis elle ajouta : « Je vous donne encore dix minutes... »

— Et toi ! reprit Fleur-de-Marie en prenant les mains de son amie dans les siennes ; tu as un caractère si heureux ! tu es toujours gaie ? toujours contente ?...

— Je l'étais il y a quelques jours... contente et gaie, mais maintenant...

— Tu as des chagrins ?

— Moi ? ah ! bien oui, tu me connais... un vrai *Royer Bontemps*... Je ne suis pas changée... mais malheureusement tout le monde n'est pas comme moi... Et comme les autres ont des chagrins, ça fait que j'en ai...

— Toujours bonne !

— Que veux-tu... Figure-toi que je viens ici pour une pauvre fille... une voisine... la brebis du bon Dieu qu'on accuse à tort et qui est bien à plaindre, va ; elle s'appelle Louise Morel, c'est la fille d'un honnête ouvrier qui est devenu fou tant il était malheureux...

Au nom de Louise Morel, une des victimes du notaire, madame Séraphin tressaillit et regarda très attentivement Rigolette.

La figure de la grisette lui était absolument inconnue ; néanmoins la femme de charge prêta dès lors beaucoup d'attention à l'entretien des deux jeunes filles.

« Pauvre femme ! reprit la Goualeuse, comme elle doit être contente de ce que tu ne l'oublies pas dans son malheur.

— Ce n'est pas tout, c'est comme un sort ; telle que tu me vois, je viens de bien loin... et encore d'une prison... mais d'une prison d'hommes.

— D'une prison d'hommes, toi ?

— Ah ! mon Dieu ! oui, j'ai là une autre pauvre pratique bien triste... aussi, tu vois mon cabas (et Rigolette le montra), il est partagé en deux, chacun a son côté : aujourd'hui j'apporte à Louise un peu de linge, et tantôt j'ai aussi porté quelque chose à ce pauvre Germain... mon prisonnier s'appelle Germain. Tiens, je ne peux pas penser à ce qui vient de m'arriver avec lui sans avoir envie de pleurer... c'est bête, je sais que cela n'en vaut pas la peine, mais enfin je suis comme ça.

— Et pourquoi as-tu envie de pleurer ?

— Figure-toi que Germain est si malheureux d'être confondu avec ces mauvais hommes de la prison, qu'il est tout accablé, n'ayant de goût à rien, ne mangeant pas et maigrissant à vue d'œil... Je m'aperçois de ça, et je me dis : Il n'a pas faim, je vais lui faire une petite friandise qu'il aimait bien quand il était mon voisin, ça le ragoûtera... Quand je dis friandise, entendons-nous, c'étaient tout bonnement de belles pommes de terre jaunes, écrasées avec un peu de lait et de sucre ; j'en emplis une jolie tasse bien propre, et tantôt je lui porte ça à sa prison en lui disant que j'avais préparé moi-même ce pauvre petit régal, comme autrefois, dans le bon temps, tu comprends ; je croyais aussi lui donner un peu envie de manger... ah bien ! oui...

— Comment ?

— Ça lui a donné envie de pleurer, quand il a reconnu la tasse dans laquelle j'avais si souvent pris mon lait devant lui ; il s'est mis à fondre en larmes... et, par-dessus le marché, j'ai fini par faire comme lui, quoique j'aie voulu m'en empêcher ; tu vois comme j'ai de la chance, je croyais bien faire... le consoler, et je l'ai attristé davantage encore.

— Oui, mais ces larmes-là lui auront été si douces !

— C'est égal, j'aurais autant aimé le consoler autrement ; mais je te parle de lui sans te dire qui il est : c'est un ancien voisin à moi... le plus honnête garçon du monde, aussi bon, aussi timide qu'une jeune fille, et que j'aimais comme un camarade, comme un frère.

— Oh ! alors, je conçois que ses chagrins soient devenus les tiens.

— N'est-ce pas ? Mais tu vas voir comme il a bon cœur ; quand je m'en suis allée, je lui ai demandé, comme toujours, ses commissions, lui disant en riant, afin de l'égayer un peu, que j'étais sa petite femme de ménage et que je serais bien exacte, bien active, pour garder sa pratique. Alors lui, s'efforçant de sourire, m'a demandé de lui apporter un des romans de Walter Scott qu'il m'avait autrefois lu le soir pendant que je travaillais ; ce roman-là s'appelle *Ivan... Ivanhoé...* oui, c'est ça... J'aimais tant ce livre-là qu'il me l'avait lu deux fois... Pauvre Germain, il était si complaisant !...

— C'est un souvenir de cet heureux temps passé qu'il veut avoir...

— Certainement, puisqu'il m'a priée d'aller dans le même cabinet de lecture, non pour louer, mais pour acheter les mêmes volumes que nous lisions ensemble... Oui, les acheter, et tu juges, pour lui c'est un sacrifice, car il est aussi pauvre que nous.

— Excellent cœur, dit la Goualeuse tout émue.

— Te voilà aussi attendrie que moi... quand il m'a chargée de cette commission, ma bonne petite Goualeuse ; mais tu comprends, plus je me sentais envie de pleurer... plus je tâchais de rire ; car pleurer deux fois dans une visite faite exprès pour l'égayer, c'était trop fort... Aussi, pour chasser ça, je me suis mise à lui rappeler les drôles d'histoires d'un juif... un personnage de ce roman qui nous amusait tant autrefois... Mais plus je parlais, plus il me regardait avec de grosses, grosses larmes dans les yeux... Dame ! moi, ça m'a fendu le cœur ; j'avais beau renfoncer mes larmes depuis un quart d'heure... j'ai fini par faire comme lui ; quand je l'ai quitté, il sanglotait, et je me disais, furieuse de ma sottise : Si c'est comme ça que je le console et que

je l'égaye, c'est bien la peine d'aller le voir ; moi qui me promets toujours de le faire rire... c'est étonnant comme j'y réussis ! »

Au nom de Germain, autre victime du notaire, madame Séraphin avait redoublé d'attention.

« Et qu'a-t-il donc fait, ce jeune homme, pour être en prison ? demanda Fleur-de-Marie.

— Lui ! s'écria Rigolette dont l'attendrissement céda à l'indignation, il a fait qu'il est poursuivi par un vieux monstre de notaire... qui est aussi le dénonciateur de Louise.

— De Louise, que tu viens voir ici ?

— Sans doute ; elle était la servante du notaire, et Germain était son caissier... Il serait trop long de te dire de quoi il accuse bien injustement ce pauvre garçon... Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce méchant homme est comme un enragé après ces deux malheureux qui ne lui ont jamais fait de mal... Mais, patience, patience, chacun aura son tour... »

Rigolette prononça ces derniers mots avec une expression qui inquiéta madame Séraphin. Se mêlant à la conversation, au lieu d'y demeurer étrangère, elle dit à Fleur-de-Marie d'un air patelin :

« Ma chère demoiselle, il est tard, il faut partir... on nous attend ; je comprends bien que ce que vous dit mademoiselle vous intéresse ; car moi, qui ne connais pas la jeune fille et le jeune homme dont elle parle, ça me désole ; mon Dieu ! est-il possible qu'il y ait des gens si méchants !... Et comment donc s'appelle-t-il ce vilain notaire dont vous parlez, mademoiselle ? »

Rigolette n'avait aucune raison de se défier de madame Séraphin ; néanmoins, se souvenant des recommandations de Rodolphe, qui lui avait enjoint la plus grande réserve au sujet de la protection cachée qu'il accordait à Germain et à Louise, elle regretta de s'être laissé entraîner à dire : *Patience, chacun aura son tour.*

« Ce méchant homme s'appelle M. Ferrand, madame, » reprit donc Rigolette, ajoutant très-droitement, pour réparer sa légère indiscretion : « Et c'est d'autant plus mal à lui de tourmenter Louise et Germain, que personne ne s'intéresse à eux... excepté moi... ce qui ne leur sert pas à grand'chose.

— Quel malheur ! reprit madame Séraphin ; j'avais espéré le contraire, quand vous avez dit : *Mais patience...* je croyais que vous comptiez sur quelque protecteur pour soutenir ces deux infortunés contre ce méchant notaire.

— Hélas ! non, madame, ajouta Rigolette, afin de détourner complètement les soupçons de madame Séraphin. Qui serait assez généreux pour prendre le

parti de ces deux pauvres jeunes gens contre un homme riche et puissant, comme l'est ce M. Ferrand ?

— Oh ! il y a des cœurs assez généreux pour cela ! reprit Fleur-de-Marie après un moment de réflexion et avec une exaltation contrainte. Oui, je connais quelqu'un qui se fait un devoir de protéger ceux qui souffrent et de les défendre ; car celui dont je te parle est aussi secourable aux honnêtes gens que redoutable aux méchants. »

Rigolette regarda la Goualeuse avec étonnement, et fut sur le point de lui dire, en songeant à Rodolphe, qu'elle aussi connaissait quelqu'un qui prenait courageusement le parti du faible contre le fort ; mais, toujours fidèle aux recommandations de son voisin (ainsi qu'elle appelait le prince), la grisette répondit à Fleur-de-Marie :

« Vraiment ? tu connais quelqu'un d'assez généreux pour venir aussi en aide aux pauvres gens !

— Oui !... et quoique j'aie déjà eu à implorer sa pitié, sa bienfaisance pour d'autres personnes, je suis sûre que s'il connaissait le malheur immérité de Louise et de M. Germain, il les sauverait et punirait leur persécuteur... car sa justice et sa bonté sont inépuisables comme celles de Dieu. »

Madame Séraphin regarda sa victime avec surprise.

« Cette petite fille serait-elle donc encore plus dangereuse que nous le pensions ? se dit-elle. Si j'avais pu en avoir pitié, ce qu'elle vient de dire rendrait inévitable l'accident qui va nous en débarasser. »

— Ma bonne petite Goualeuse, puisque tu as une si bonne connaissance, je t'en supplie, recommande-moi ma Louise et mon Germain, car ils ne méritent pas leur mauvais sort, dit Rigolette en songeant que ses amis ne pouvaient que gagner à avoir deux défenseurs au lieu d'un.

— Sois tranquille, je te promets de faire ce que je pourrai pour tes protégés auprès de M. Rodolphe, dit Fleur-de-Marie.

— Rodolphe !... s'écria Rigolette, étrangement surprise.

— Sans doute..., dit la Goualeuse.

— M. Rodolphe !... un commis voyageur ?

— Je ne sais pas ce qu'il est... Mais pourquoi cet étonnement ?

— Parce que je connais aussi un M. Rodolphe.

— Ce n'est peut-être pas le même.

— Voyons... voyons : le tien... comment est-il ?

— Jeune !

— C'est ça.

— Une figure pleine de noblesse et de bonté...

— C'est bien ça !... Mais, mon Dieu ! c'est tout comme le mien, dit Rigolette, de plus en plus éton-

née, et elle ajouta : Est-il brun ? a-t-il de petites moustaches ?...

— Oui.

— Enfin il est grand et mince... il a une taille charmante... et l'air si comme il faut... pour un commis voyageur... Est-ce toujours bien ça, le tien ?

— Sans doute, c'est lui, répondit Fleur-de-Marie ; seulement ce qui m'étonne, c'est que tu crois qu'il est commis voyageur.

— Quant à cela, j'en suis sûre... il me l'a dit...

— Tu le connais ?

— Si je le connais ? C'est mon voisin.

— M. Rodolphe ?

— Il a une chambre au quatrième, à côté de la mienne.

— Lui !... lui !...

— Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? C'est tout simple... Il ne gagne guère que quinze ou dix-huit cents francs par an ; il ne peut prendre qu'un logement modeste, quoiqu'il ait l'air de ne pas avoir beaucoup d'ordre... car il ne sait pas seulement ce que ses habits lui coûtent... mon cher voisin.

— Non, non... ce n'est pas le même..., dit Fleur-de-Marie en réfléchissant.

— Ah ça, le tien est donc un phénix pour l'ordre ?

— Celui dont je te parle, vois-tu, Rigolette, dit Fleur-de-Marie avec enthousiasme, est tout-puissant ;... on ne prononce son nom qu'avec amour et vénération ;... son aspect trouble, impose... et l'on est tenté de s'agenouiller devant sa grandeur et sa bonté.

— Alors je m'y perds, ma pauvre Goualeuse... je dis comme toi : Ça n'est plus le même ; car le mien n'est ni tout-puissant, ni imposant. Il est très-bon enfant, très-gai, et on ne s'agenouille pas devant lui, au contraire ; car il m'avait promis de m'aider à cirer ma chambre, sans compter qu'il devait me mener promener le dimanche... Tu vois que ça n'est pas un gros seigneur... Mais à quoi est-ce que je pense ? J'ai joliment le cœur à la promenade !... Et Louise, et mon pauvre Germain ! tant qu'ils seront en prison, il n'y aura pas de plaisir pour moi... »

Depuis quelques moments Fleur-de-Marie réfléchissait profondément, elle s'était tout à coup rappelé que lors de sa première entrevue avec Rodolphe chez l'Ogresse, il avait l'extérieur et le langage des hôtes du tapis-franc. Ne pouvait-il pas jouer le rôle de commis voyageur auprès de Rigolette ?

Mais quel était le but de cette nouvelle transformation ?

La grisette reprit, voyant l'air pensif de Fleur-de-Marie :

« Il n'y a pas besoin de te creuser la tête pour cela, ma bonne Goualeuse ; nous saurons bien si nous connaissons le même M. Rodolphe ; quand tu verras le tien, parle-lui de moi ; quand je verrai le mien, je lui parlerai de toi... De cette manière-là, nous saurons tout de suite à quoi nous en tenir.

— Et où demeures-tu, Rigolette ?

— Rue du Temple, N° 17.

— Voilà qui est étrange et bon à savoir, se dit madame Séraphin, qui avait attentivement écouté cette conversation. Ce M. Rodolphe, mystérieux et tout-puissant personnage, qui se fait sans doute passer pour commis voyageur, occupe un logement voisin de celui de cette petite ouvrière, qui a l'air d'en savoir plus qu'elle n'en veut dire, et ce défenseur des opprimés loge ainsi qu'elle dans la maison de Morel et de Bradamanti... Bon, bon, si la grisette et le prétendu commis voyageur continuent à se mêler de ce qui ne les regarde pas, on saura où les trouver.

— Lorsque j'aurai parlé à M. Rodolphe, je t'écrirai, dit la Goualeuse, et je te donnerai mon adresse pour que tu puisses me répondre ; mais répète-moi la tienne... je crains de l'oublier.

— Tiens, j'ai justement sur moi une des cartes que je laisse à mes pratiques. Et elle donna à Fleur-de-Marie une petite carte sur laquelle était écrit en magnifique bâtarde : *Mademoiselle Rigolette, couturière, rue du Temple, 17*. C'est comme imprimé, n'est-ce pas ? ajouta la grisette ; c'est encore ce pauvre Germain qui me les a écrites dans le temps, ces cartes-là ; il était si bon, si prévenant !... Tiens, vois-tu, c'est comme un fait exprès, on dirait que je ne m'aperçois de toutes ses excellentes qualités que depuis qu'il est malheureux... et maintenant je suis toujours à me reprocher d'avoir attendu si tard pour l'aimer.

— Tu l'aimes donc ?

— Ah ! mon Dieu, oui !... Il faut bien que j'aie un prétexte pour aller le voir en prison... Avoue que je suis une drôle de fille, dit Rigolette en étouffant un soupir et en *riant dans ses larmes*, comme dit le poëte.

— Tu es bonne et généreuse comme toujours, » dit Fleur-de-Marie en pressant tendrement les mains de son amie.

Madame Séraphin en avait sans doute assez appris par l'entretien des deux jeunes filles, car elle dit presque brusquement à Fleur-de-Marie :

« Allons, allons, ma chère demoiselle, partons ; il est tard, voilà un quart d'heure de perdu.

— A-t-elle l'air bougon, cette vieille... je n'aime pas sa figure, » dit tout bas Rigolette à Fleur-de-Marie. Puis elle reprit tout haut : « Quand tu vien-

dras à Paris, ma bonne Goualeuse, ne m'oublie pas ; ta visite me ferait tant de plaisir ! je serais si contente de passer une journée avec toi, de te montrer mon petit ménage, ma chambre, mes oiseaux !... J'ai des oiseaux... c'est mon luxe.

— Je tâcherai de t'y aller voir, mais certainement je t'écrirai ; allons, adieu, Rigolette... Adieu... Si tu savais comme je suis heureuse de t'avoir rencontrée !...

— Et moi donc... Mais ce ne sera pas la dernière fois, je l'espère ; et puis je suis si impatiente de savoir si ton M. Rodolphe est le même que le mien... Écris-moi bien vite à ce sujet, je t'en prie...

— Oui, oui... Adieu, Rigolette...

— Adieu, ma bonne petite Goualeuse...

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent tendrement en dissimulant leur émotion.

Rigolette entra dans la prison pour voir Louise, grâce au permis que lui avait fait obtenir Rodolphe.

Fleur-de-Marie monta en fiacre avec madame Séraphin, qui ordonna au cocher d'aller aux Batignolles et de s'arrêter à la barrière.

Un chemin de traverse très-court conduisait de cet endroit presque directement au bord de la Seine, non loin de l'île du Ravageur.

Fleur-de-Marie, ne connaissant pas Paris, n'avait pu s'apercevoir que la voiture suivait une autre route que celle de la barrière Saint-Denis. Ce fut seulement lorsque le fiacre s'arrêta aux Batignolles qu'elle dit à madame Séraphin, qui l'invitait à descendre :

« Mais il me semble, madame, que ce n'est pas là le chemin de Bouqueval... Et puis comment irons-nous à pied d'ici jusqu'à la ferme.

— Tout ce que je puis vous dire, ma chère demoiselle, reprit cordialement la femme de charge, c'est que j'exécute les ordres de vos bienfaiteurs... et que vous leur feriez grand-peine si vous hésitez à me suivre...

— Oh ! madame, ne le pensez pas, s'écria Fleur-de-Marie ; vous êtes envoyée par eux, je n'ai aucune question à vous adresser... je vous suis aveuglément ; dites-moi seulement si madame George se porte toujours bien ?

— Elle se porte à ravir.

— Et... M. Rodolphe.

— Parfaitement bien aussi.

— Vous le connaissez donc, madame ! Mais tout à l'heure, quand je parlais de lui avec Rigolette... vous n'en avez rien dit ?

— Parce que je ne devais rien en dire... apparemment. J'ai mes ordres.

— C'est lui qui vous les a donnés ?

— Est-elle curieuse, cette chère demoiselle, est-elle curieuse ! dit en riant la femme de charge.

— Vous avez raison ; pardonnez mes questions, madame. Puisque nous allons à pied à l'endroit où vous me conduisez, ajouta Fleur-de-Marie en souriant doucement, je saurai bientôt ce que je désire tant de savoir.

— En effet, ma chère demoiselle ; avant un quart d'heure... nous serons arrivées. »

La femme de charge, ayant laissé derrière elle les dernières maisons des Batignolles, suivit avec Fleur-de-Marie un chemin gazonné bordé de noyers.

Le jour était tiède et beau, le ciel à demi voilé de nuages empourprés par le couchant ; le soleil commençant à décliner, jetait ses rayons obliques sur les hauteurs de Colombe, de l'autre côté de la Seine.

A mesure que Fleur-de-Marie approchait des bords de la rivière, ses joues pâles se coloraient légèrement ; elle aspirait avec délices l'air vif et pur de la campagne.

Sa touchante physionomie exprimait une satisfaction si douce que madame Séraphin lui dit :

« Vous semblez bien contente, ma chère demoiselle ?



— Oh ! oui, madame... je vais revoir madame George, peut-être M. Rodolphe... J'ai de pauvres créatures très-malheureuses à leur recommander... j'espère qu'on les soulagera... comment ne serais-je pas contente ? Si j'étais triste, comment ma tristesse ne s'effacerait-elle pas ? Et puis, voyez donc... le ciel est si gai avec ses nuages roses ! et le gazon...

est-il vert malgré la saison ! Et là-bas... là-bas... derrière ces saules, la rivière... est-elle grande, mon Dieu ! le soleil y brille, c'est éblouissant... on dirait des reflets d'or... il brillait ainsi tout à l'heure dans l'eau du petit bassin de la prison... Dieu n'oublie pas les pauvres prisonniers... Il leur donne aussi leur rayon de soleil, » ajouta Fleur-de-Marie avec une sorte de pieuse reconnaissance ; puis, ramenée par le souvenir de sa captivité à mieux apprécier encore le bonheur d'être libre, elle s'écria dans un élan de joie naïve : « Ah ! madame... et là-bas au milieu de la rivière, voyez donc cette jolie petite île bordée de saules et de peupliers, avec cette maison blanche au bord de l'eau !... Comme cette habitation doit être charmante l'été, quand tous les arbres sont couverts de feuilles ! Quel silence, quelle fraîcheur on doit y trouver !

— Ma foi ! dit madame Séraphin avec un sourire étrange, je suis ravie que vous trouviez cette île jolie.

— Pourquoi cela, madame ?

— Parce que nous y allons.

— Dans cette île ?

— Oui, cela vous surprend ?

— Un peu, madame.

— Et si vous trouviez là vos amis ?

— Que dites-vous ?

— Vos amis rassemblés pour fêter votre sortie de prison ? ne seriez-vous pas encore plus agréablement surprise ?

— Il serait possible !... Madame George ?... M. Rodolphe ?...

— Tenez... ma chère demoiselle, je n'ai pas plus de défense qu'un enfant... Avec votre petit air innocent, vous me feriez dire ce que je ne dois pas dire.

— Je vais les revoir... Oh ! madame, comme mon cœur bat !...

— N'allez donc pas si vite ! Je conçois votre impatience, mais je puis à peine vous suivre... petite folle...

— Pardon, madame, j'ai tant de hâte d'arriver...

— C'est bien naturel... je ne vous en fais pas un reproche, au contraire...

— Voici le chemin qui descend, il est mauvais ; voulez-vous mon bras, madame ?

— Ce n'est pas de refus, ma chère demoiselle... car vous êtes leste et ingambe, et moi je suis vieille.

— Appuyez-vous bien sur moi, madame, n'ayez pas peur de me fatiguer...

— Merci, ma chère demoiselle, votre aide n'est pas de trop, cette descente est si rapide... enfin nous voici dans une belle route.

— Ah ! madame, il est donc vrai, je vais revoir madame George ? Je ne puis le croire.

— Encore un peu de patience... dans un quart d'heure... vous la verrez, et vous le croirez alors!

— Ce que je ne puis pas comprendre, ajouta Fleur-de-Marie après un moment de réflexion, c'est que madame George m'attende là, au lieu de m'attendre à la ferme.

— Toujours curieuse, cette chère demoiselle, toujours curieuse!...

— Comme je suis indiscreète! n'est-ce pas, madame? dit Fleur-de-Marie en souriant.

— Aussi, pour vous punir, j'ai bien envie de vous apprendre la surprise que vos amis vous ménagent.

— Une surprise?... à moi, madame?

— Tenez, laissez-moi tranquille, petite espiègle, vous me feriez encore parler malgré moi. »

Nous laisserons madame Séraphin et sa victime dans le chemin qui conduit à la rivière.

Nous les précéderons toutes deux de quelques moments à l'île du Ravageur.

CIV. — LE BATEAU.

« Eh quoi! déjà partir?

— Partir? ne plus entendre vos nobles paroles!
Non, par le ciel! je reste ici, maître... »

WOLFRANG, scène II.



PENDANT la nuit, l'aspect de l'île habitée par la famille Martial était sinistre, mais à la brillante clarté du soleil rien de plus riant que

ce séjour maudit.

Bordée de saules et de peupliers, presque entièrement couverte d'une herbe épaisse, où serpentaient quelques allées de sable jaune, l'île renfermait un petit jardin potager et un assez grand nombre d'arbres à fruits. Au milieu de ce verger on voyait la baraque à toit de chaume dans laquelle Martial voulait se retirer avec François et Amandine. De ce côté, l'île se terminait à sa pointe par une sorte d'estacade formée de gros pieux destinés à contenir l'éboulement des terres.

Devant la maison, touchant presque au débarcadère, s'arrondissait une tonnelle de treillage vert, destinée à supporter pendant l'été les tiges grimpantes de la vigne vierge et du houblon, berceau de verdure sous lequel on disposait alors les tables des buveurs.

À l'une des extrémités de la maison, peinte en blanc et recouverte de tuiles, un bûcher surmonté d'un grenier formait en retour une petite aile beaucoup plus basse que le corps de logis principal. Presque au-dessus de cette aile on remarquait une

fenêtre aux volets garnis de plaques de tôle, et extérieurement condamnés par deux barres de fer transversales, que de forts crampons fixaient au mur.

Trois bachots se balançaient, amarrés aux pilotis du débarcadère.

Aceroupi au fond de l'un de ces bachots, Nicolas s'assurait du libre jeu de la soupape qu'il y avait adaptée.

Debout sur un banc situé en dehors de la tonnelle, Calebasse, la main placée au-dessus de ses yeux en manière d'abat-jour, regardait au loin dans la direction que madame Séraphin et Fleur-de-Marie devaient suivre pour se rendre à l'île.

« Personne ne paraît encore, ni vieille, ni jeune, dit Calebasse en descendant de son banc et s'adressant à Nicolas, ce sera comme hier! Nous aurons attendu pour le roi de Prusse... Si ces femmes n'arrivent pas avant une demi-heure... il faudra partir; le coup de Bras-Rouge vaut mieux, il nous attend... La courtière doit venir à cinq heures chez lui, aux Champs-Élysées... il faut que nous soyons arrivés avant elle. Ce matin la Chouette nous l'a répété... »

— Tu as raison, reprit Nicolas en quittant son bateau. Que le tonnerre écrase cette vieille qui nous fait droguer pour rien! La soupape va... comme un charme... Des deux affaires nous n'en aurons peut-être pas une...

— Du reste, Bras-Rouge et Barbillon ont besoin de nous... à eux deux ils ne peuvent rien.

— C'est vrai; car pendant qu'on fera le coup, il faudra que Bras-Rouge reste en dehors de son

cabaret pour être au guet, et Barbillon n'est pas assez fort pour entraîner à lui tout seul la courtière dans le caveau... Elle regimbera, cette vieille.

— Est-ce que la Chouette ne nous disait pas, en riant, qu'elle y tenait le Maître-d'École *en pension*... dans ce caveau ?

— Pas dans celui-là... Dans un autre qui est bien plus profond, et qui est inondé quand la rivière est haute.

— Doit-il marronner dans ce caveau, le Maître-d'École !... Être là dedans tout seul, et aveugle !

— Il y verrait clair qu'il n'y verrait pas autre chose : le caveau est noir comme un four.

— C'est égal, quand il a fini de chanter, pour se distraire, toutes les romances qu'il sait, le temps doit lui paraître joliment long.

— La Chouette dit qu'il s'amuse à faire la chasse aux rats, et que ce caveau-là est très-giboyeux...

— Dis donc, Nicolas, à propos de particuliers qui doivent s'ennuyer et marronner, reprit Calébasse avec un sourire féroce, en montrant du doigt la fenêtre garnie de plaques de tôle, il y en a là un qui doit se manger le sang...

— Bah... il dort... Depuis ce matin il ne cogne plus... et son chien est muet...

— Peut-être qu'il l'a étranglé pour le manger... Depuis deux jours ils doivent tous deux enrager la faim et la soif là dedans.

— Ça les regarde... Martial peut durer encore longtemps comme ça, si ça l'amuse... Quand il sera

fini... on dira qu'il est mort de maladie ; ça ne fera pas un pli.

— Tu crois ?

— Bien sûr. En allant ce matin à Asnières, la mère a rencontré le père Férot, le pêcheur. Comme il s'étonnait de ne pas avoir vu son ami Martial depuis deux jours, la mère lui a dit que Martial ne quittait pas son lit, tant il était malade, et qu'on désespérait de lui... Le père Férot a avalé ça doux comme miel... il le redira à d'autres... et quand la chose arrivera... elle paraîtra toute simple.

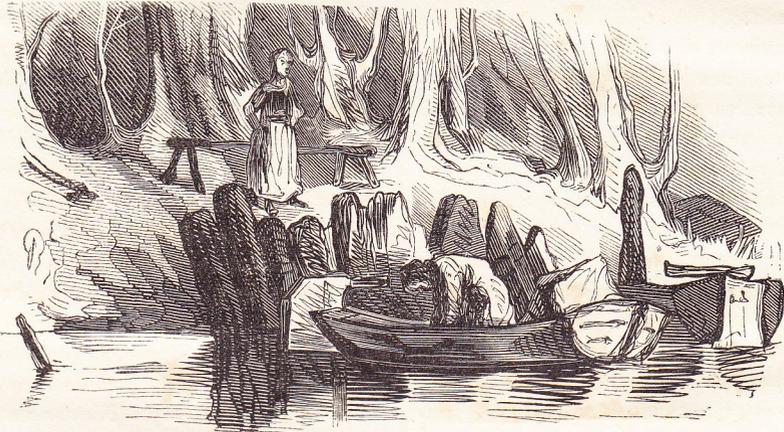
— Oui, mais il ne mourra pas encore tout de suite ; c'est long de cette manière-là...

— Qu'est-ce que tu veux ? il n'y avait pas moyen d'en venir à bout autrement. Cet enragé de Martial, quand il s'y met, est méchant en diable, et fort comme un taureau, par là-dessus ; il se défiait, nous n'aurions pas pu l'approcher sans danger ; tandis que, sa porte une fois bien clouée en dehors, qu'est-ce qu'il pouvait faire ? Sa fenêtre était grillée.

— Tiens... il pouvait desceller les barreaux... en creusant le plâtre avec son couteau, ce qu'il aurait fait, si, montée à l'échelle, je ne lui avais pas déchiqueté les mains à coups de hachette, toutes les fois qu'il voulait commencer son ouvrage.

— Quelle faction ! dit le brigand en ricanant ; c'est toi qui as dû t'amuser ?

— Il fallait bien te donner le temps d'arriver avec la tôle que tu avais été chercher chez le père Micou.



— Devait-il écumer... cher frère !

— Il grinçait des dents comme un possédé ; deux ou trois fois il a voulu me repousser à travers les barreaux à grands coups de bâton ; mais alors, n'ayant plus qu'une main de libre, il ne pouvait pas travailler à desceller la grille... C'est ce qu'il fallait.

— Heureusement qu'il n'y a pas de cheminée dans sa chambre !

— Et que la porte est solide et qu'il a les mains abîmées ! sans ça, il serait capable de trouer le plaucher...

— Et les poutres ? Il passerait donc à travers ? Non, non, va, il n'y a pas de danger qu'il s'échappe ;

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844